

Louis de Balasy : «André Malraux», *L'écho de la mode*, 26 juillet 1959, n° 30, p. 39.

Il est aujourd'hui ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles, et l'autorité qu'il prend de ce chef, il veut l'inscrire dans les décisions qui permettront d'enrichir la culture du plus grand nombre possible de Français. Mais si son œuvre de ministre s'ébauche seulement, sa vie d'homme et d'écrivain l'a classé depuis longtemps parmi ceux qui tranchent sur la commune mesure.

Les méandres de sa destinée peuvent dérouter, sa réserve interdit l'interview banale, ses préoccupations majeures s'accommodent mal de la broutille quotidienne. Il n'est ni hautain, ni dédaigneux, ni «esthète», mais il a un sens si vif, si plein du mystérieux destin de l'homme, qu'il semble voué à l'extrême solitude.



Sa ligne de vie ? Né en novembre 1901 à Paris dans une famille aisée, il est attiré par l'Extrême-Orient dès la fin de ses études au lycée Condorcet. Après avoir étudié le sanscrit, il part à vingt-deux ans pour le Cambodge, chargé d'une mission archéologique. Il inspire alors une revue de propagande nationaliste indochinoise. En 1926, en Chine, il joue un rôle important dans la révolution. Puis il rentre en France. Il est de ceux qui dénoncent Hitler et, l'action étant chez lui la sœur de la pensée, il gagne l'Espagne dès l'ouverture de la guerre civile à laquelle il prend part du côté républicain. Durant la guerre 1939-1940, il appartient à un groupe blindé. Prisonnier il s'évade et, dès 1942, se trouve à la tête d'organisation de résistance. Après la Libération, il devient ministre de l'Information dans le gouvernement formé par le général de Gaulle. Quand celui-ci se retire, Malraux se consacre uniquement à ses activités politiques comme orateur du R.P.F. et à ses créations d'écrivain.



Son premier livre *Lunes en papiers* date de 1921. Plusieurs autres le suivent : *La Tentation de l'Occident*, *Les Conquérants*, *Royaume Farfelu*, *La Voix royale*, *La Condition humaine*, *Les Noyers de l'Altenburg*, *L'Espoir*. Depuis la fin de la guerre il poursuit une vaste étude sur la psychologie de l'art tout au long de laquelle on sent la

tension de l'homme qui veut échapper au désespoir et ne pas trouver que la mort au bout de sa route.

A travers l'un de ses personnages, Garine, Malraux se définit lui-même : «*Un type de héros en qui s'unissent la culture, la lucidité et l'aptitude à l'action.*» Les dialogues de son œuvre ont le même rythme que ceux auxquels conduit la conversation avec lui. Comme l'a dit Gaétan Picon, c'est : «la même rapidité, la même brusquerie de l'attaque, un emportement frémissant et saccadé, le même pathétique syncopé, la même alliance d'éloquence lyrique et de sobriété elliptique. Mêmes aphorismes sans appel, mêmes formulations passionnées, mêmes fulgurations de la phrase comme une mince lame soudain dégainée.» Ce que l'œuvre ne retient pas, c'est l'ironie gouailleuse dont il use souvent quand il parle.

Au-delà de son œuvre écrite, Malraux voit sans doute aujourd'hui sa «mission» dans le contact qu'il veut établir entre l'art et les hommes, toute «la masse des hommes». Peut-être se fait-il une idée excessive de ce que la plupart peuvent tirer de cette richesse et de la solidité des «valeurs de l'homme seul», mais son parti pris a une noblesse singulière.



François Mauriac a évoqué quelque part ce temps de la jeunesse de Malraux où, dit-il, «ce jeune rapace hérissé à l'œil magnifique venait se poser au bord de ma table sous ma lampe» pour parler du christianisme. Et il ajoute : «Pas plus en public aujourd'hui qu'autrefois dans nos conversations privées, Malraux ne traite la religion avec dédain.» Il la respecte au contraire, mais elle ne fait rien palpiter en lui. Du côté de Dieu, il ne perçoit que le silence, mais les valeurs qu'il défend sont tout de même celles de l'héritage chrétien. Et beaucoup de ceux qui l'admirent sans le suivre – heureusement pour eux – aiment à répéter ce mot de Thirard, un des personnages des *Noyers de l'Altenburg* : «*Je ne suis pas un très bon chrétien, mais je crois que la charité du cœur nous permet de connaître plus de l'homme que tous les livres qui m'entourent ici.*»

- On peut aimer que l'un des sens du mot «art» soit : «Tenter de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux.»
- L'humanisme, ce n'est pas dire : «Ce que j'ai fait, aucun animal ne l'aurait fait», c'est dire : «Nous avons refusé ce que voulait en nous la bête, et nous voulons retrouver l'homme partout où nous avons trouvé ce qui l'écrase.»
- Chacun de nous éprouve que le saint, le sage, le héros sont des conquêtes sur la condition humaine.
- L'espoir des hommes, c'est leur raison de vivre et de mourir.
- Les foules sont loin de préférer toujours ce qu'il y a de meilleur en elles.
- Que chacun combatte où il le croit juste !

André Malraux
